



Retour sur le KUNSTENFESTIVALDESARTS et ses créations scéniques et plastiques plus que jamais ouvertes sur le monde et l'altérité.

Sans doute n'est-ce pas tout à fait un hasard si c'est à Bruxelles, capitale bilingue d'un pays scindé en deux, que se déroule chaque année le Kunstenfestivaldesarts. Car, incontestablement, la question de l'autre, de la différence, est au cœur même des problématiques abordées dans les spectacles présentés lors de cette manifestation qui accueillait encore une fois des créations issues des endroits les plus divers de la planète. Avec quels yeux regarde-t-on le monde qui nous entoure ? Quel regard portons-nous sur le regard de l'autre ?

Il suffit d'un rien, par exemple de suivre les pas d'une jeune femme aveugle dans la nuit d'Helsinki, pour éprouver soudain une très forte sensation d'étrangeté, comme si l'on se trouvait dans un monde en négatif. La canne qui tâte les aspérités du sol, la main qui touche la matière, les sons qui transpercent la nuit, tout cela constitue autant d'indices d'un territoire autre, d'une autre dimension du sensible où l'extériorité et l'intériorité sembleraient presque se confondre. Cela s'appelle *A Monument for the Invisible* et c'est une installation vidéo due à la plasticienne finlandaise Anu Pennanen, sur une musique de Mika Vainio.

Cette traversée des différences, on la retrouve aussi bien dans le *Seagull-Play* du Brésilien Enrique Diaz, d'après *La Mouette* de Tchekhov – sur lequel nous reviendrons prochainement –, que dans *K. O. D. (Kiss of Death)* de la chorégraphe Isabella Soupart. Revisitant *Hamlet*, elle y insuffle une dose d'humour sarcastique jouant volontiers sur les échos possibles entre l'esthétique élisabéthaine et le monde contemporain. Face au pouvoir tout-puissant, qui exerce

son contrôle et manipule les médias, *Hamlet*, interprété par deux acteurs-danseurs, est un électron libre. D'une précision obsessionnelle entre flux et rupture, mécanique et accidentel, *K. O. D.* gère admirablement l'articulation entre texte et danse, image filmée et mouvement sur le plateau. Vivacité du trait, fulgurances poétiques, Isabella Soupart est sans nul doute une artiste à suivre de près.

D'un tout autre ordre est l'univers du New-Yorkais Richard Maxwell. Avec *The End of Reality*, il nous confronte à la perplexité de vigiles arborant l'écusson "Security Office". Le génie de Maxwell consiste à pousser les situations vers un point limite où tout peut basculer. Basculer

➤ **Basculer dans quoi ? On l'ignore, mais la menace est là.**

dans quoi ? On l'ignore, mais la menace est là. Car tout est affaire de limite dans la pièce. En gros, chacun a quelque chose à se reprocher. Mais la sacro-sainte sécurité doit être défendue. Sauf

que l'on devine parfois comme une confusion entre ennemi extérieur et ennemi intérieur. Et puis il y a la peur, omniprésente. Elle se matérialise par l'irruption d'un voyou plutôt balaise qu'il faut impérativement maîtriser. Dans une scène très ironique, ce "voyou" mutique, ligoté sur le sol, entend les vigiles exposer leurs états d'âme et autres problèmes personnels. Encombrés de leur responsabilité, minés par le doute, ces agents de sécurité subissent une tension très forte car voulant sincèrement faire le bien – mais quel bien ? – et en même temps au bord de la rupture. Etrange et ironique, pas très loin d'un Pinter, Robert Maxwell signe là un de ses plus beaux spectacles. **Hugues Le Tanneur**

Kunstenfestivaldesarts Du 4 au 26 mai à Bruxelles, www.kfda.be. Compte rendu.